

Note de lecture par Régis Ouvrier-Bonnaz

Le Guillant, L. (2006). Le drame humain du travail. Essais de psychopathologie du travail. Ramonville Saint-Agnes: Erès.

Cet ouvrage est une réédition d'un certain nombre de textes du psychiatre Louis Le Guillant (1900-1968), écrits seul ou en collaboration, publiés par le même éditeur en 1994 sous le titre « *Quelle psychiatrie pour notre temps ?* » préfacés par Lucien Bonnafé, proche compagnon de travail et de luttes de l'auteur. Cette première publication regroupait vingt-cinq textes répartis en trois sections précédés d'une courte présentation, « psychiatrie et institutions », « jeunes difficiles ou temps difficiles », « psychopathologie du travail ». Elle était l'œuvre d'un « groupe de recherche Louis Le Guillant » composé d'anciens collaborateurs, de syndicalistes et de militants de différents courants critiques de la psychiatrie. Son objectif était de mettre à disposition d'un large public de psychologues les textes de ce psychiatre hétérodoxe dont la diversité de l'œuvre était encore mal connue et de les resituer dans leur contexte. Le changement de titre, le choix des textes, et la longue préface d'Yves Clot, professeur titulaire de la chaire de psychologie du travail du CNAM, inscrivent cette réédition dans une perspective un peu différente. Il ne s'agit plus seulement de faire connaître l'œuvre de Louis Le Guillant et son apport historique à la psychopathologie et à la psychologie du travail mais de la faire vivre « *comme on travaille sur un chantier et non comme on visite un temple* » (Clot, p.16), pour mieux faire vivre la psychologie actuelle. Cette note de lecture est l'occasion de mettre à l'épreuve cette intention en discutant les apports de l'auteur en lien avec d'autres analyses portées sur son œuvre. Elle prend donc une forme un peu différente de ce qu'on attend généralement de cet exercice. Au-delà des seuls psychologues du travail, cette réédition intéresse directement tous les psychologues qui considèrent le travail comme un objet d'analyse mais aussi comme un moyen d'action.

Partons du titre de l'ouvrage : *Le drame du travail humain. Essais de psychopathologie du travail*. Le concept de drame est tiré de l'œuvre même de Le Guillant qui l'emprunte à G. Politzer pour le discuter en conclusion du premier texte de l'ouvrage : « *Incidences psychopathologiques de la condition de "bonne à tout faire"* ». Le Guillant, après avoir précisé son attachement à la définition que Politzer donne de la psychologie comme « connaissance pratique de l'Homme », justifie son propre projet d'étude d'une sociogenèse des troubles mentaux. Il revient sur l'emploi du mot drame chez Politzer « *comme un terme commode dont nous ne retenons que la signification scénique* » lui retirant ainsi « *ses résonances dramatiques et sa signification émouvante* » qu'il faudrait prendre en compte s'agissant de psychopathologie. Pour Politzer, le théâtre imite la vie et « *la psychologie, pour échapper à une tradition millénaire et pour retourner à la vie, doit peut-être imiter le théâtre* ». Ainsi, le théâtre et le drame sont utilisés dans leur « *référence la plus terne, la plus décolorée de tout sentiment et de toute sentimentalité ; dans la signification qu'il peut avoir pour un metteur en scène ; bref, dans sa signification scénique. (...). Il s'agit seulement de remplacer les processus et leur milieu artificiel par les hommes et les conditions réelles dans lesquelles ils vivent. (...). En même temps, le drame permet de dépasser le plan inhumain de l'ancien matérialisme qui donne pour objet à la psychologie un corps humain isolé sur lequel agissent les conditions de la nature* ». La notion de drame doit permettre d'orienter la psychologie vers la forme moderne du matérialisme telle que l'a définie Politzer et donner « *au matérialisme moderne une prise directe sur la psychologie* » (*Les fondements de la psychologie*, Editions Sociales, 1969, pp. 153-154). Le choix de faire figurer le mot drame dans le titre de l'ouvrage est une façon d'être fidèle à cette filiation.

Si Le Guillant apporte, comme Politzer, une attention toute particulière aux conditions objectives du travail, c'est pour y repérer les conflits dont les manifestations psychopathologiques sont autant d'expressions dramatisées qui se jouent sur la scène de la vie réelle. En regardant la condition ouvrière à partir de ses conséquences psychiques, il cherche « à établir une psychopathologie, non pas de la vie quotidienne, mais de la réalité quotidienne ; il débordait l'individu en s'appuyant sur lui et équilibrait

l'individuel et le collectif, les signes et la cause » (*Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, 1994, p. 290). Le trouble mental apparaît alors comme l'expression même du drame humain et Le Guillant de préciser « *la condition de mes bonnes n'est qu'un des visages de ce drame, visage qui nous a paru particulièrement expressif et que notre étude vous a peut-être permis d'entrevoir* » (p. 89). Son dessein « *n'est pas de fonder sur les seules données économiques la psychopathologie [des] bonnes, même si elles sont fondamentalement à l'origine de tout. Mais, dans la situation concrète qui est la leur, elles sont liées étroitement, indissolublement, à ses aspects psychologiques, et se reflètent en eux* » (p. 51). Il croit à la fonction psychique du social comme « moteur » de la vie psychique. Si Le Guillant s'intéresse aux conditions de travail, c'est pour mieux étudier les drames générés par la difficulté à créer ou maintenir l'unité des sentiments et de l'action. Dans cette logique, il s'efforce de comprendre les rapports dans lesquels les Hommes se construisent eux-mêmes cherchant ainsi à retrouver le sens de l'histoire comme histoire des Hommes. L'Homme n'est pas une entité abstraite qu'il faudrait soigner. Dès lors, il s'agit bien de s'intéresser à l'Homme réel et à son « développement historique ».

Certaines situations de travail comme celles des bonnes, « *sortes de gestalt sociale (...) dont les éléments constituent derrière des visages différents un tout indissociable et gardent un noyau permanent* », sont l'objet de manifestations psychiques particulières (p. 52). Pour Le Guillant, « *le passage d'une situation vécue, quelle qu'elle soit, à un désordre de l'esprit, pose le problème le plus central de notre discipline* ». Le travail est l'un des lieux privilégiés de l'expression de la subjectivité humaine et de ses manifestations. Parmi celles-ci, le ressentiment occupe une place déterminante. Ce concept est un élément central de l'œuvre de Le Guillant qui précise en référence à Littré (p. 51) : « *son sens s'est lentement déplacé historiquement de tout ce qui était action de ressentir, pour ne plus désigner que le souvenir des outrages et non celui des bienfaits* ». C'est dans cette comptabilité « du donné et du reçu » inscrite dans une dramatique subjective qu'il faut chercher l'impossibilité dans laquelle se trouvent les bonnes de transformer ce qu'elles vivent en moyen de faire quelque chose d'autre de leur existence. Si le ressentiment répond à l'humiliation et à l'injustice, l'admiration et l'attrait éprouvés vis-à-vis des maîtres suscitent l'envie et la jalousie : une identification impossible engendre alors la haine et l'angoisse de la haine (p. 67). Pour Clot qui discute dans sa (re)lecture de Le Guillant la possibilité d'établir, sur le plan historique et épistémologique, une filiation entre l'œuvre de cet auteur et la clinique de l'activité que lui-même initie dans les milieux de travail, la soumission rapportée à l'offense et à l'humiliation, peut ici être regardée « *non pas comme l'acceptation de la situation mais comme la forme inversée d'une impuissance à agir (...). Un monde subjectif, individuel et collectif s'interpos[ant] entre les sujets et leur contexte d'existence* », la passivité des bonnes est alors perçue comme « *un acte psychique défensif...* » (p. 23). Si Le Guillant pratique une clinique attentive aux conditions sociales de l'exercice du travail, c'est pour mieux développer l'approche subjective à travers les conflits que ces conditions suscitent et les manifestations dramatiques qui s'en suivent. Il s'agit pour lui d'étudier « *comment s'opère ce passage de la situation concrète à la souffrance morale, au conflit intérieur, à l'angoisse, puis au trouble* » (p.76). Pour cela, il s'appuie sur une méthode composite rigoureuse dont le caractère novateur est rarement évoqué : le recueil et l'analyse de données statistiques aussi précises que nombreuses, une approche historique étayée par des recherches réalisées dans le domaine concerné, des exploitations de données de terrain recueillies par questionnaire, des observations et des études cliniques traditionnelles et, de façon assez systématique, des références empruntées à la littérature. Ce dernier point signe l'une des originalités de son approche. La diversité des genres littéraires convoqués montre l'étendue de sa culture. Les œuvres de Balzac, Zola, Mirbeau, Bernanos, Anouilh, Achard, Cocteau, Duras, Genet, Memmi et bien d'autres encore sont citées à côté d'œuvres philosophiques pour définir la condition des domestiques dans sa double composante : la servitude et la domination. Cette condition ainsi démontrée est si lourde qu'il est difficile de s'y soustraire. Le Guillant, en se servant de l'ouvrage d'Albert Memmi, « *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur* », compare cette condition à celle des colonisés. « *J'étais tunisien, donc colonisé. Je découvrais que peu d'aspects de ma vie et de ma personnalité n'avaient pas été affectés par cette donnée : voilà la condition* ». La bonne du « *Square* » de Marguerite Duras parlant

de ce métier ne dit pas autre chose : « *ce n'est pas un métier. On l'appelle ainsi pour simplifier, mais ce n'en est pas un. C'est une sorte d'état, d'état tout entier, vous comprenez, comme par exemple d'être enfant ou d'être malade* » (p. 52). Mais il ne faut pas se laisser abuser par la force de cette comparaison qui montre le souci de l'auteur de dénoncer, à travers le poids de certaines situations, les méfaits des rapports sociaux de domination quels qu'ils soient. Si le texte « sur les bonnes à tout faire » est daté, les questions qu'il pose sont d'une actualité brûlante dans une société où les emplois de service se développent rapidement sous des appellations : techniciens de surface, auxiliaires de vie ou agent d'embellissement dont l'euphémisation masque mal le rapport de subordination qui lie souvent le travailleur à son employeur. Cette étude interroge, en outre, la question fondamentale de la séparation entre les opérations d'exécution et le sens de l'action que tentait de rendre crédible l'illusion taylorienne de séparation de la pensée et de l'action. Dans ce texte, il y a « *matière à penser sur les risques des métiers modernes du service à la personne qui forment un miroir grossissant pour beaucoup de situations professionnelles contemporaines (...) cet "objet" singulier du travail qu'est le sujet humain intensifie les questions sur le travail lui-même et ses fins* » (Clot, p. 10).

La conception de Le Guillant n'est pas déterministe, la condition sociale n'est pas pathogène en soi. Ce qui est source de troubles, ce sont les conflits que la situation génère et que les personnes auront éventuellement à traiter et à surmonter. Il établit une liaison forte entre certaines conditions de travail et la fréquence statistique des décompensations psychiatriques. Mais contrairement à ce qui est parfois dit, peut-être de manière un peu rapide, il ne s'agit pas pour Le Guillant d'établir un lien causal étroit entre travail et maladie mentale, d'établir une causalité linéaire entre le psychique et le social mais d'établir « *un rapport dialectique entre facteurs psychologiques et fatigue nerveuse* ». Dans la mesure où « *celle-ci dramatise les contradictions et les conflits, les difficultés, les craintes et les mécontentements, tant au niveau de la vie personnelle que de la vie de travail. Ceux-ci, en retour, rendent plus intolérables les conditions de travail, plus infernales les cadences* » (p. 118). Cette citation est tirée de l'article « Quelques remarques méthodologiques à propos de la névrose des téléphonistes ». Il est classé comme le texte sur les bonnes à tout faire dans la catégorie des textes sociogénétiques de l'auteur. Les remarques faites à propos de ce dernier texte valent donc assez largement pour les deux textes sur les téléphonistes. La encore, le texte « La névrose des téléphonistes » peut laisser croire qu'il s'agit pour Le Guillant et Bégoïn - qui tirera de cette étude l'essentiel de sa thèse de médecine - d'étudier une maladie professionnelle. L'objectif de cette recherche est plutôt d'analyser, là aussi, les conditions concrètes à l'origine de la fatigue nerveuse au travail. Dans la recherche des causes de cette fatigue, Le Guillant fait confiance à la perspicacité des intéressées elles-mêmes pour rendre compte de la grande complexité de leur activité. Le Guillant prend très au sérieux les revendications des téléphonistes. Mais, il sait aussi que les efforts des travailleurs pour comprendre ce qu'ils vivent doivent être secondés. En effet, comme le suggère Doray (*Les histoires de la psychologie du travail*, Octarès Éditions, 1996, p. 129), commentant l'analyse de Le Guillant « lorsque l'activité n'est plus régulée par la grande gestuelle laborieuse, lorsqu'elle mobilise immédiatement l'activité "nerveuse" (...) l'exploitation tourne en roue presque libre ». Avec le développement des métiers lié au développement de l'informatique, cette remarque ne peut laisser indifférents ceux, nombreux, qui s'intéressent à l'évolution des techniques et aux conséquences de cette évolution sur l'exercice des métiers. Le Guillant est lucide, le syndrome décrit par les téléphonistes ne leur est pas propre mais concerne « *tous les emplois comportant, avec ou sans fatigue musculaire, un rythme excessivement rapide des opérations ainsi que des conditions de travail objectivement ou subjectivement pénibles, mécanisation des actes et monotonie, surveillance étroite, rapports humains dans l'entreprise altérés* » (p. 146).

Ce texte permet de revenir sur la question du ressentiment comme drame de l'écart, « *comme un ressassement des sentiments, comme un sentiment sur les sentiments à la fois attisés et intransformables* » (Clot, p. 22) qui introduit une dissociation entre les différents milieux de vie. Ainsi, les téléphonistes examinées disent ne plus savoir vivre, marquant ainsi le sentiment d'être prisonnières d'une vie de travail vécue et inutile. Du coup comme pour les bonnes, « *l'impossibilité où ils se trouvent de transformer leur expérience vécue en moyen de vivre une autre expérience s'avère alors*

souvent déréalisante » (Clot, p. 23). De cette impossibilité à faire quelque chose de leur expérience professionnelle dans leur vie de travail mais aussi dans les autres secteurs de leur existence va naître le trouble. Au centre de ce travail de dissociation se trouve le sujet psychologique et sa difficulté à agir. Comme l'indique Billiard (2001, p. 126) analysant l'émergence de la psychopathologie du travail dans son livre *« Santé mentale et travail »*, la conception de la maladie mentale de Le Guillant fait ainsi « appel à une clinique nouvelle privilégiant les expériences concrètes, les événements biographiques, et plus encore elle appelle une compréhension dialectique de l'histoire personnelle à travers l'enchaînement des situations objectives, leur poids et leur signification singulière, et la conscience qu'en prennent ou non les individus face à des déterminations plus générales ». Cette clinique est mise en œuvre de manière magistrale dans l'étude de cas de « Mme L. ». Le Guillant montre dans ce texte avec un « doigté clinique » particulièrement efficace comment l'histoire personnelle de Mme L. vient envahir la situation professionnelle et la conduit à redoubler le niveau d'exigences professionnelles s'imposant ainsi, comme dans le cas des téléphonistes qui instaurent entre elles une compétition concernant le nombre d'appels, des contraintes bien supérieures à ce que lui impose la situation. Mme L., comme les téléphonistes, semble retourner contre elle les conditions de travail qui lui sont imposées. Du coup, *« pour certaines opérations très parcellaires, il n'est plus nécessaire de presser l'ouvrier, celui-ci [étant] contraint de céder au rythme qui s'est emparé de lui »* (p. 116). Certes, on peut reprocher à Le Guillant, pris dans les contradictions liées à la défense de la théorie pavlovienne dans le contexte de guerre froide des années cinquante, de ne pas toujours avoir pu ou voulu débattre complètement de la dialectique du social et du psychisme qu'il revendique, mais son apport est riche d'enseignement.

Le texte sur les téléphonistes pose, également, un problème méthodologique : la question de la sélection professionnelle et des inadaptations professionnelles. Contrairement aux tenants de la psychotechnique, Le Guillant ne croit pas qu'une bonne sélection à l'entrée dans la carrière réduira les troubles au travail : *« une sélection toujours plus sévère et plus étendue conduit à une impasse »*. Selon lui, elle s'oppose même *« à la seule voie féconde, recherchant l'adaptation [des] conditions de vie et de travail à la nature humaine »* (p. 128). A la même époque, en France, ce projet est aussi celui de l'ergonomie dans sa volonté d'adapter la machine et le travail à l'homme. Le texte « Réflexions sur une condition de travail particulièrement pénible : LA VACMA » (veille automatique à contrôle de maintien d'appui), proposé en 1966, s'inscrit dans cette perspective. Ce nouveau dispositif de contrôle vise à pallier la suppression du deuxième agent de conduite au milieu des années soixante. Cet article est particulièrement intéressant sur deux points concernant le domaine méthodologique et épistémologique de l'analyse du travail : l'origine et le traitement de la demande et l'évolution du concept de "gestalt" déjà évoqué dans l'article sur les bonnes à tout faire. Celui-ci peut être considéré ici, à la suite de Billiard (2001, p. 224), comme un concept-relai utilisé par Le Guillant pour penser l'articulation du social et de l'individuel et tenir les deux bouts de la chaîne « au-dessus d'un abîme de non-savoir qu'il reconnaît lui-même et que vise à combler conceptuellement le terme de dialectique ou, précisément, un aller et retour constant des données sociologiques aux faits individuels ». L'étude sur LA VACMA ne marque pas l'échec de l'approche de Le Guillant concernant la psychopathologie du travail mais une étape sur la route de la compréhension de l'apport de la psychopathologie du travail à la prévention de la santé au travail. Le Guillant, décédé deux ans après cette publication, ne pourra mener à bien cette réflexion.

L'étude sur la VACMA part d'une demande des représentants syndicaux des conducteurs de train eux-mêmes qui craignent de ne pas être entendus par les médecins du travail de la SNCF. Cette préoccupation rejoint celle de Le Guillant qui a défendu au moment du travail avec les téléphonistes la nécessité concernant l'étude des conditions de travail et de prévention *« de la création d'organismes indépendants, dotés de pouvoirs d'investigation étendus (...), celle aussi d'une véritable médecine du travail, libre et hautement qualifiée »* (p. 100). Le rôle de la médecine du travail à la SNCF est ici révélateur des contradictions que rencontrent les médecins de travail. A la fois chargés de vérifier que l'état de santé du conducteur ne nuit pas à l'efficacité de l'entreprise et de l'informer des risques qu'il encourt du fait des conditions de travail, les médecins du travail sont confrontés à des

attitudes apparemment opposées et inconciliables. Fernandez (Nous, conducteurs de trains, Fernandez, Gatounes, Herbain, Vallejo, La Dispute, 2003, p. 166), médecin de travail à la SNCF, a tenté de donner un débouché aux questionnements de Le Guillant. A l'issue d'un travail, conduit avec des conducteurs de trains suite à une demande du comité d'hygiène et de sécurité (CHSCT) d'un dépôt concernant l'aggravation des conditions de travail due aux horaires décalés, il précise, fidèle à l'héritage de Le Guillant, que si la médecine du travail est bien une médecine de soins « plutôt que de soigner une personne, le médecin du travail soigne les conditions de travail ». Il caractérise, empruntant à Ganguihlem sa définition des états normaux et pathologiques, ce que sont santé et maladie : « tout organisme sain interagit constamment avec ses milieux de manière à réaliser, et même à développer ses capacités à vivre. Dès lors l'état pathologique n'est pas simplement un écart au fonctionnement normal de l'organisme, mais la réduction de sa capacité initiale d'action sur ses milieux ». La tâche du médecin est donc « d'encourager et seconder l'effort de son patient dans la reconquête de ses possibilités d'agir sur ses milieux ». De la même manière, on peut penser que pour le psychologue du travail confronté à une demande d'intervention, qu'elle vienne de l'entreprise ou des travailleurs eux-mêmes, il s'agit plus de s'intéresser au développement du métier comme moyen du développement des ressources d'agir dans un milieu donné que de s'intéresser aux éventuels dysfonctionnements du travail ou inaptitudes des individus. Procédant ainsi, la question de savoir pour qui le psychologue travaille, emprunte nécessairement un autre chemin - l'amélioration du pouvoir d'agir des travailleurs et l'amélioration des procès du travail se trouvant alors étroitement associés. Quand le métier ne peut plus être développé le sentiment de servitude ou de domination à la base du ressentiment s'impose, introduisant une dissociation destructrice entre le travailleur et son objet de travail. Comme le suggère Le Guillant, l'élucidation des contraintes par les travailleurs eux-mêmes devient alors l'enjeu premier du travail du médecin ou du psychologue. Si on suit cette piste, l'attention portée au travail collectif, défini comme « *une œuvre d'élaboration et d'organisation conjointes de l'activité* », est déterminante. En faisant du travail collectif un instrument professionnel, les travailleurs et les psychologues peuvent ensemble tenter « *de régénérer les buts du travail devenus, au cœur des dilemmes du juste et de l'injuste, du vrai et du faux et même du bien et du mal, des points de collision et des nœuds d'antinomies professionnelles* (Clot, p. 11). Sans travail collectif supporté par un collectif de travail « *dont l'histoire traverse chacun et dont chacun puisse se sentir comptable (...), le travail perd souvent de sa contenance avant de se trouver désaffecté, à tous les sens du terme* » (Clot, p.12). Sans répondant collectif au travail, l'action individuelle se dérègle. Cette question de l'importance des liens entre les personnes traverse également le dernier texte du recueil « *Jeunes "difficiles" ou temps difficiles* ». Il ne s'agit plus de liens entre les travailleurs mais de liens entre les adultes et les jeunes.

Dans ce texte, paru en 1961, Le Guillant discute l'apport de la psychanalyse à la question de la délinquance juvénile à travers le concept d'identification pour comprendre le lien entre vie sociale et vie subjective. A une époque où les comportements des « jeunes difficiles » - on pense bien évidemment aux différents mouvements observés dans les banlieues - sont parfois commentés sans beaucoup de précaution, ce texte nous rappelle « *qu'il faut se garder de tenir pour représentative de la personnalité profonde une attitude particulière, de considérer un individu en dehors du mouvement social dans lequel il est pris* » (p. 249). Ce qui intéresse Le Guillant, c'est la compréhension des conflits intérieurs vécus par les jeunes : la compréhension « *de la honte et du regret persistant sous les visages du désordre et du cynisme* » (p. 248). Comme pour ses études sur le travail, il procède de deux façons pour affiner sa compréhension des mécanismes à la base de la révolte de certains jeunes : l'étude de cas et l'analyse de certaines œuvres littéraires. A partir de ces deux approches combinées, il conclut que l'information, telle qu'elle est souvent présentée aux jeunes dans des formes déréalisées, a un rôle destructurant. En donnant à voir aux jeunes un monde de promesses qui finalement se dérobe à eux, elle crée du ressentiment. Pour lui, il convient de repenser les mécanismes d'identification et de les considérer sous un double aspect : celui de l'identification à une personne mais aussi celui de l'identification à « l'être social de l'adulte » (p. 259). Les processus d'identification peuvent alors être abordés sous l'angle de l'identification à quelqu'un mais aussi à « quelque chose d'autre », sorte

de répondant collectif de la vie individuelle. Le rôle de l'autre, mais surtout ce qu'il représente sur le plan de sa personne sociale à travers son action, est alors essentiel pour ouvrir les jeunes à d'autres possibles qui les sortent des contradictions dans lesquelles ils sont enfermés en transformant les activités empêchées en ressources.

Si la réflexion de Le Guillant est encore à l'état d'ébauche, les pistes qu'elle nous ouvre sont nombreuses. Clot les trouve du côté de Bakhtine et de Vygotski pour redécouvrir toutes les potentialités non abouties chez Le Guillant. On pourrait tout aussi bien convoquer les travaux de Malrieu sur la personnalisation et la socialisation en lien avec l'œuvre de Wallon et ses analyses de la construction du sens que chacun cherche à donner à sa vie, à ses relations avec les autres et avec les institutions dans le travail et hors travail. La lecture des textes de Louis Le Guillant n'a pas fini de nous surprendre. A y regarder de plus près, son œuvre comme le suggère Clot, dans la conclusion de la préface de l'édition brésilienne, « *pourrait bien porter encore plus loin qu'on ne l'a cru jusqu'ici* ».

Régis Ouvrier-Bonnaz - INETOP, CNAM